

Un roc est un roc et ne peut devenir nuage, le nuage ne peut devenir montagne. Mais le lac devient roc, devient nue, devient colline, devient soleil. Il accueille toutes choses, parce qu'il aime. Il est tout.

GUSTAVE ROUD

Tu n'es pas dans le lieu, c'est lui qui est en toi.

ANGELUS SILESIVS

*L'idye lâve to ke lé pétsi.
(L'eau lave tout, sauf les péchés.)*

PROVERBE SUISSE ROMAND

Mercredi 1^{er} mai 2013,
13 heures

LE LAC vu d'en haut est irréel. On dirait une plaque d'aluminium. Ces plaques de l'usine où il a travaillé l'été dernier, avant de se couper la main.

Dans la campagne, plus haut, le colza est en fleur. Le jaune violent des champs, déjà épanoui et sans partage, l'a surpris. Après la couleur, l'odeur âcre des fleurs l'a saisi à la gorge, sous son casque.

Simon a proposé à Odile de descendre au bord du lac, pour la première fois de l'année. Il a ficelé un paquet à l'arrière du scooter, Odile le sent buter dans son dos.

Des voitures impatientes les dépassent. Le deux-roues, trop lent, vacille chaque fois qu'un véhicule le double.

Après des accélérations molles, des descentes dignes d'un Grand Huit, ils arrivent au parking. Le moteur a tenu bon.

Il faut emprunter un petit escalier dans les vignes, même si un panneau l'interdit – traverser les voies ferrées, après avoir guetté le glissement métallique annonçant le passage d'un train. Cela en vaut la peine, promet Simon : là-bas, ils seront tranquilles.

Dans le talus, des saules et des merisiers, des fleurs, des papillons – le lac à nouveau, en contre-bas, tout près cette fois.

Ils longent le bord sur une centaine de mètres, sautent d'un bloc de rocher à l'autre. Odile a de la peine à avancer, avec ses espadrilles à semelles compensées.

Ils débouchent sur la petite plage.

Leurs sacs posés sur le gravier, ils déplient des serviettes éponges.

En plus de son sac à dos, Simon a transporté le paquet. Sur l'emballage, on voit un bateau gonflable. Il l'a volé à l'entrée d'un grand magasin.

Odile prend des photos de la plage et les poste sur son profil. Elle écrit « Première plage de

l'année ». On voit leurs bouteilles de bière plongées dans l'eau. Simon essaie de réunir du petit bois pour faire un feu.

Ils boivent, fument, croquent les chips au paprika en écoutant la radio.

Le lac est désert. De près, il n'a plus le même aspect dur : il est moiré, irisé, on dirait une tache de benzine.

Dans la montagne, en face, on n'aperçoit ni ville ni village. Le paysage semble vierge, originel, comme s'il témoignait des premiers jours du monde.

Seul le passage des trains, produisant des déflagrations à intervalles réguliers, trouble ce calme irréel.

Puis les oiseaux recommencent à chanter.

Cet après-midi est à eux. Simon a l'intention d'en profiter au maximum. D'en faire un moment de pur bonheur, un souvenir auquel il pourra se raccrocher pour se donner du courage. Pourtant il ne peut se défaire d'un pressentiment désagréable : quelqu'un va leur demander de partir, leur dire qu'il est interdit de mettre de la musique, de faire du feu, de fumer des joints, d'être nus et surtout d'être heureux. La plage est à tout le monde, voilà ce qu'il répondra si on les interpelle. Ils ont l'intention d'y revenir et de faire d'autres pique-niques.

Lorsque l'eau sera assez chaude, ils se baigneront.

Il n'y a pas la moindre ombre sur la plage. Odile noue son T-shirt sur sa tête. Simon ouvre le paquet et entreprend de gonfler le canot. Odile le regarde s'échiner, nu en plein soleil, penché en avant, la peau des épaules déjà rouge, les testicules se balançant.

Simon écrase une pompe en caoutchouc du pied, en cadence. Peu à peu, la baudruche en vinyle prend forme, les lettres molles se tendent, se déplient, on lit « Titan ».

Odile fredonne, accompagne la musique du poste radio.

Simon, la tête lui tourne à force de s'activer, à cause des bières et du soleil. En se concentrant sur ce geste répété, insuffler de l'air dans le canot, il se rappelle la piscine de son enfance. Elle avait la même odeur de plastique neuf. La membrane était recouverte d'un motif fleuri.

Il avait envie d'y enfoncer une lame ou une aiguille.

Le canot est prêt. Le plastique bleu marine du fond est déjà brûlant. Simon y dispose des bouteilles de bières.

Il traîne le bateau sur les galets et le met à l'eau.

Odile pousse un cri en s'enfonçant jusqu'aux chevilles.

Simon se mord la lèvre inférieure, le froid lui scie les jambes.

L'embarcation se déforme, manque de chavirer sous leur poids. Simon jure de plus belle. Odile rit, les larmes aux yeux.

La pagaie fournie avec le canot ressemble à un jouet. Odile la lâche et la regarde s'éloigner. Sa main, dans l'eau, semble tronquée, raccourcie, sous la surface, par un effet d'optique. Comme un gant vide.

Elle soupire, en regardant l'eau clame, immobile :

— C'est tellement beau. On dirait une image de synthèse.

Des facettes innombrables vibrent en surface, bleues, blanches, jaunes et noires, un mouvement impossible à saisir, hypnotique, comme si l'image du monde s'était brisée, éparpillée en millions de morceaux qui tentaient de se remettre dans le bon ordre et que l'eau continuait à disperser. Si on regarde bien, on voit l'ombre du canot pneumatique. Curieusement, leur propre ombre, leur silhouette, à Simon, et à elle, n'apparaît pas dans l'eau. Au loin, à la surface, le reflet des nuages. Alors leur embarcation dérive, vole, dans un ciel fluide et froid.

Ils ne risquent rien, ils ont appris à nager à l'école. Même s'ils n'en ont plus eu l'occasion

depuis, ce sont des choses qu'on n'oublie pas.

Le canot tangué, Odile change de position, se penche par-dessus bord pour voir si elle aperçoit des poissons. Simon parle de couleuvres ondulant parfois dans l'eau, près du rivage.

Odile essaie de photographier son reflet.

— Est-ce que le lac est profond ? demande-t-elle. Combien de fois ma main, mise bout à bout, pour atteindre le fond ?

Sur la rive, une présence se détache. Un héron cendré prend son envol depuis un rocher. Ils ne sont pas seuls : un homme est couché nu sur les rochers du rivage. Lui aussi est venu profiter du soleil. Il ne prête pas attention à eux.

Simon rejoint Odile, tout doucement – l'embarcation gîte –, l'enveloppe de son corps, l'embrasse dans la nuque, lui couvre le ventre de ses mains. Leurs cous-de-pied, leurs chevilles, dérapent sur le plastique, produisant un bruit grotesque. Il se sent excité d'être nu, en plein air : il bande.

Ils ne font pas attention au bruit discret, comme étouffé, d'un moteur au loin, sur le lac.

Les jours d'après

Drame sur le Léman

Une femme de 22 ans a perdu la vie hier près de la commune de Rivaz (VD). L'hélice d'un canot à moteur l'a mortellement blessée alors qu'elle se baignait avec son ami, un jeune homme de 25 ans. Le pilote du canot est recherché par la police.

Dépêche de l'Agence télégraphique
suisse, 2 mai 2013, 14h 36.

Trois ans après,
durant la même journée

Georges

EN ÉMERGEANT d'un sommeil lourd, il essaie de se rappeler de la chambre dans laquelle il a dormi.

Du côté où se trouve la porte, du côté où se situe le lac.

Il ne se souvient plus de son âge.

Pendant un instant, il a sept ans, dans sa chambre d'enfant au papier peint fleuri.

Il appelle sa mère.

Il tente de remuer son bras gauche, mais il est gourde et semble fait de plâtre.

Georges bouge les doigts – faire circuler le sang, ramener la vie dans la chair. L'opération paraît durer plus longtemps chaque matin.

Il n'arrive pas à saisir le verre d'eau, sur la commode. Comme si, en rêvant, son esprit avait quitté son corps, et ne l'avait pas réintégré tout à fait.

Georges ne se souvient jamais de ses rêves.

Trop lourds, il n'arrive pas à les ramener à la surface.

IL ALLUME une pipe, longe la place de jeu, passe près d'une poubelle en forme de poussin, le bec ouvert, les yeux exorbités. Vient la cabane des pêcheurs : les nasses sont entreposées sur le sol, de grandes cages de treillis rectangulaires, avec une ouverture en forme d'entonnoir. Une fois les nasses immergées, les poissons nagent à l'intérieur et sont incapables de ressortir.

Le niveau du lac a baissé, il y a davantage de rochers à fleur d'eau. De petites vagues les révèlent, en creux, comme si quelque chose allait émerger.

Plus loin, sur la plage, un tronc d'arbre roulé par les vagues bute contre les galets : Georges croit d'abord voir le corps d'un animal.

Chaque jour, il vient se promener au bord du lac. C'est le seul endroit où il y a encore du vide dans ce pays, se réjouit-il. De l'espace pour rêver.

Ce matin, l'horizon est encore voilé, tout est poudré et immobile. Georges pense, avec une légère ironie : « On dirait la mer. »

En hiver, on l'oublie, ce lac endormi. Personne ne prend la peine de le regarder. Il se rappelle à vous depuis une avenue, entre deux immeubles. Il est là, tapi au creux du paysage, un dépôt au fond d'une bouteille. Son gris semble déteindre dans le ciel, une traînée – un épanchement, un liquide pompé par un buvard.

Plus tard, pendant les beaux jours de mars, montagnes et lac ont parfois la même teinte béton frais. Les alpes savoyardes semblent plus hautes, vertigineuses – parfois seule la ligne de crête est visible : une fissure dans le ciel.

À la belle saison, il redevient solaire. Le paysage serein se déroule telle une toile peinte, parfaite, sans accrocs. Un décor, un panorama du XIX^e siècle.

D'où vient son nom ? Georges avait écrit un article à ce sujet. Les Celtes l'appelaient « lac du désert ». Un poète latin en avait parlé en ces termes : « eau déserte et abandonnée ». Abandonnée loin de la mer, au fond d'une vallée. Au Moyen Âge, certains voyaient dans le Léman un dépôt non résorbé après le déluge biblique...

Aujourd'hui, les catalogues des voyagistes vantent « le plus beau paysage du monde », d'une « majestueuse tranquillité », un « océan de

poche », une « Méditerranée intérieure », ses rives pittoresques et la bonhomie de ses habitants.

Depuis les quais d'Ouchy, le paysage prend des reflets bleu pastel, sirop à la violette. Les parterres de fleurs des quais (pensées jaunes au cœur noir, tagettes, cinéraires) sont d'une propreté raide. Le lac paraît vidé de toute tension, de tout rythme. C'est un paysage dans lequel on est tranquille, car on sait qu'il ne pourra rien arriver.

Lentement la beauté du lac se resserre. Un « lacs » est aussi le nom d'un piège – un cordon, un collet disposé dans la nature par les chasseurs pour attraper de petits animaux.

Un nœud coulant, installé sur une piste fraîche.

AU CAFÉ DU PORT, sur une table, le journal du matin est enroulé autour d'une baguette en bois. En page 2, un compte rendu du jugement. Il est signé Georges Branchuz. En première page figure un portrait de la jeune morte, avec cette phrase : « Personne pour défendre Odile. » Cette façon de créer une fausse familiarité. Qui pouvait prétendre la connaître ?

Il fallait une plume de talent pour raconter cette histoire aux lecteurs, les tenir en haleine malgré ses nombreuses lacunes. Il ne fallait pas se priver de « feuilletoner », avait répété le rédacteur en chef en séance, trois ans plus tôt, deux jours après la mort d'Odile H.

C'était un meurtre, Georges en était convaincu, mais tous ses efforts pour le démontrer étaient restés vains. Maintenant le procès avait eu lieu, et Carrard s'en tirait à bon

compte. Un an de prison avec sursis et quatre-vingt mille francs à verser pour les frais de procédure. Sa réputation n'avait pas même semblé en pâtir. Son avocat avait accusé la cataracte dont souffrait son client, opéré peu de temps après les faits. *L'Aurore* s'était procuré le nom de son ophtalmologue et avait cherché à le joindre, sans succès. La vérité était à l'image de la villa du PDG, d'une architecture contemporaine déconcertante, avec un revêtement d'ardoise et des fenêtres en verre fumé : un monolithe aux surfaces lisses et impénétrables.

Pourtant, trois années durant, il était resté convaincu, lui, Georges Branchuz, reporter à *L'Aurore* et doyen de la rédaction, de pouvoir la découvrir.

C'est en fouinant, en laissant venir les choses à soi, qu'on avait des chances d'aboutir, dans ce genre de cas. C'était sa méthode, et il avait essayé de l'inculquer à Mathilde, une de ses jeunes collègues : s'imprégner de l'atmosphère, se laisser guider par l'instinct... Ses collègues choisissaient la vitesse et le survol, lui préférait laisser macérer les choses. Il ne comptait pas ses heures et les résultats étaient là.

Mais l'affaire lui avait peu à peu échappé et il avait fini par ne plus rien y comprendre.

Après le verdict, il ne s'était pas mis tout de suite à écrire. Son papier était arrivé au dernier moment, à 22 heures, l'équipe du soir l'avait mal

accueilli. Il n'était pas particulièrement bien écrit, n'apportait aucun témoignage, aucun élément nouveau, par rapport à la concurrence. Il se contentait de résumer la dernière audience.

Georges enroule le journal autour de la baguette, finit son renversé et laisse la monnaie sur la table.

GEORGES s'arrête quelques minutes sur le chemin de la rédaction, jette un coup d'œil à une fenêtre. C'est là, au numéro cinquante-neuf.

Il passe devant cet immeuble tous les jours. Il y a quelques mois, pour la première fois, il s'est arrêté. Une haie basse, un petit jardin, une baie vitrée – il n'y a pas de rideau et on peut voir l'intérieur du rez-de-chaussée.

Dans une cuisine, un homme et une femme préparent leur petit-déjeuner.

Deux tranches de pain grillent dans un toasteur.

Dans sa jeunesse, les fenêtres étaient rendues translucides par des voilages, opacifiées par des rideaux. Aujourd'hui, la jeune génération aisée aime exposer son intérieur, les fenêtres sont devenues des écrans où l'intimité se donne en spectacle.

L'homme et la femme, il les regarde vivre en partant travailler et sur le chemin du retour. Ce sont des présences familières.

LA SÉANCE de rédaction n'a pas lieu dans la grande salle surnommée « le bocal ». Il n'y a personne non plus dans les bureaux.

Pourtant, quelques indices trahissent la présence de ses collègues : une veste sur le dossier d'une chaise. Des écrans d'ordinateurs allumés. La peau d'une orange encore fraîche dans une poubelle. Sur le bureau de Mathilde, un sac en toile contenant ses affaires de sport. Elle aime courir.

Une réunion de travail a peut-être lieu ailleurs.

Il n'a pas été convoqué. Dans son agenda, la case d'aujourd'hui est vide.

Il se renseigne au secrétariat : la grande séance a lieu dans une nouvelle salle, au deuxième étage, l'horaire a été avancé à cause des nouveaux délais d'imprimerie. Désormais, le journal devra être bouclé plus tôt, en fin

d'après-midi et non plus dans la nuit. On dirait que la rédaction réorganise son fonctionnement sans lui.

Il a peut-être été informé par l'un des nombreux courriels collectifs qu'il ne lit jamais. Bien sûr, il n'a pas de téléphone portable (ce qui sidère ses collègues).

Il allume son ordinateur, ouvre sa messagerie, découvre une convocation des ressources humaines pour la fin de la matinée. Même un 1^{er} août, jour de la fête nationale suisse.

Des vagues successives de licenciements ont été déclenchées ces dernières années. Le nombre de journalistes a fondu. Ils ont été remplacés par des pigistes. La pagination a diminué de moitié depuis le début de sa carrière, proportionnellement à la chute du lectorat. Les gens n'ont plus le temps de lire, disent les enquêtes d'opinion : le journal représente toujours quelque chose d'important à leurs yeux, c'est *leur* journal, et pourtant ils ne le lisent plus. Les numéros s'empilent sur des tables basses, dans des dizaines de milliers de salons, personne ne les ouvre. De lassitude devant cet encombrement culpabilisant, les « lecteurs » finissent par tout balancer dans la benne de vieux papiers

Ils ne renouvellent pas leur abonnement.

Même ses collègues, les « journalistes du futur », ne prennent plus le temps de lire.

Depuis quelques mois, *L'Aurore* a décidé d'effectuer une mue et d'abandonner progressivement le papier, cette vieille peau morte, pour concentrer ses efforts sur la toile. D'importantes sommes ont été dépensées pour donner plus de visibilité au journal sur Internet. Hélas les clics ne rapportent pas d'argent et les sites des journaux ne sont toujours pas rentables.

Le mois dernier, ses collègues ont lancé l'exploitation d'un nouvel algorithme, dans lequel ils placent tous leurs espoirs : le « Fantôme ». Le « Fantôme », dont l'élaboration a coûté fort cher, réagit seul à l'actualité. Il rédige de courts articles, adapte les dépêches qu'il reçoit des agences de presse et alimente sans l'aide de personne le site Internet du journal.

Georges a essayé d'attirer l'attention de Mathilde sur ces absurdités, sans succès.

Les rares fois où il se risque dans la cafétéria, ses jeunes collègues viennent s'asseoir à côté de lui, lui posent des questions sur le métier, les belles années et les grandes affaires de *L'Aurore*. Ils réclament ses conseils et semblent admiratifs, y compris Mathilde. Mais Georges leur fait peur avec ses manières de misanthrope bourru et son ironie. On dit qu'il garde une corde chez lui, attachée à une poutre, dans sa salle à manger. Une corde de pendu. Une œuvre d'art contemporain, achetée dans une galerie.

Les gens n'ont pas d'humour.

S'il avait des amis, il les inviterait à manger sous sa corde de pendu. L'idée le fait sourire.

Avec l'affaire Odile H., il avait voulu leur montrer à quoi pouvait ressembler du bon journalisme local. Il avait demandé à Mathilde de collaborer avec lui. Ils avaient formé une petite cellule d'enquête. Il avait tout fait pour la pousser dans ses retranchements, l'obliger à aller sur le terrain. Elle avait du talent, il fallait lui donner sa chance. Elle avait enquêté sur le passé d'Odile auprès de ses anciennes camarades de classe, de sa famille, de ses colocataires... Pendant ce temps, Georges s'occupait de Simon, des Carrard et du témoin de la plage.

Au retour de la grande séance, ses collègues baissent les yeux.

LE BUREAU du directeur est vitré. Toute la rédaction peut les voir.

Déjà, tout le monde est au courant. Mathilde aussi.

Autour de la table, le rédacteur en chef, le directeur de publication, la responsable des ressources humaines. Il les connaît suffisamment pour deviner ce qu'ils vont dire.

« Georges, tu es fatigué. » Avec condescendance, le directeur lui demande s'il est sensible à la « molle » du lac. Cette langueur malade dont souffrent les habitants des rives. Chaque phrase est calculée pour faire le plus mal possible. Son rédacteur en chef n'ose pas le regarder dans les yeux. Pendant un instant, Georges s'imagine sauter du pont surplombant l'immeuble. Son chef le verrait passer, devant la fenêtre. Peut-être alors échangeraient-ils un regard.

Il sourit. Ses trois interlocuteurs le regardent, interdits.

IL N'Y A PAS DE HASARD, se dit-il en remarquant, dans le bus, le jeune Simon.

Le jour de leur première rencontre, Georges faisait le pied de grue devant la morgue où on gardait le corps d'Odile.

Il abordait les gens à l'entrée, montrant sa carte. Personne, curieusement, ne venait voir la dépouille. La famille s'était montrée distante; l'ensevelissement devait avoir lieu dans la plus stricte intimité.

Il s'était installé devant une tartelette aux vermicelles dans un tea-room, de l'autre côté de la rue, avec vue sur l'entrée de la morgue. Un peu de patience avait suffi pour emboîter le pas de Simon à la sortie.

Il l'avait suivi. Le jeune homme marchait à grandes enjambées, il était difficile à rattraper, C'est dans un bus que Georges lui avait adressé la parole.

Simon ne voulait plus donner d'interview. Étrange, ce revirement, après s'être étalé dans les médias les premiers jours. Il était descendu du bus précipitamment.

C'était déjà ça, raconter la non-rencontre. Décrire l'expression du jeune homme. Georges avait besoin de le voir de près, de le flairer.

Aujourd'hui, Simon, absorbé par l'écran de son téléphone portable, ne le remarque pas. Il descend au centre-ville.

Par réflexe, Georges aimerait se lever et le suivre.

GEORGES sort un sac à dos rangé sous son lit. Il y place de la crème solaire, une serviette éponge, ajoute un Thermos et un chapeau de paille, glisse un livre dans sa poche.

En repassant dans la rue, il jette un coup d'œil au numéro cinquante-neuf.

L'homme et la femme sont dans leur salon, profitent de leur jour de congé.

Un masque électronique noir leur mange le visage à chacun.

Georges essaie de deviner à quel loisir ils s'adonnent, leurs lunettes immersives dernier cri sur les yeux : peut-être un match de volley-ball ? Leurs gestes apparemment désordonnés évoquent des smashes ou des manchettes. Ils sautent en l'air, sur le tapis, bras tendus, bouche ouverte dénuée d'expression.

Il reste un moment à les regarder.

Puis la femme tournoie sur elle-même – une valse. L'homme continue d'ébaucher des passes et

trébuche sur le tapis. Tout le monde cherche à faire de même : s'évader. La grande migration vers le virtuel est en cours. Le monde est de moins en moins réel – il n'est plus habité.

De même, malgré les apparences, on habite de moins en moins son corps.

Dans l'appartement illuminé, on dirait des animaux captifs. Des chevaux avec des œillères et des mors, aveuglés pour mieux être dirigés et soumis.